

miroirs. Au midi, au contraire, les palmiers, les talipots, les cocotiers, les bananiers, portent de grandes feuilles qui, du côté de la terre, sont plutôt mates que lustrées, et qui, en s'étendant horizontalement, forment au-dessous d'elles de grandes ombres où il n'y a aucune réflexion de chaleur. Je conviens cependant que le défrichement des forêts dissipe les fraîcheurs occasionées par l'humidité; mais il augmente les froids secs et après du nord, comme on l'a éprouvé dans les hautes montagnes de la Norwége, qui étaient autrefois cultivées, et qui sont aujourd'hui inhabitables, parcequ'on les a totalement dépouillées de leurs bois. Ces mêmes défrichements augmentent aussi la chaleur dans les pays chauds, comme je l'ai observé à l'île de France, sur plusieurs côtes qui sont devenues si arides depuis qu'on n'y a laissé aucun arbre, qu'elles sont aujourd'hui sans culture. L'herbe même qui y pousse pendant la saison des pluies est en peu de temps rôtie par le soleil. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est résulté, de la sécheresse de ces côtes, le dessèchement de quantité de ruisseaux; car les arbres plantés sur les hauteurs y attirent l'humidité de l'air, et l'y fixent, comme nous le verrons dans l'étude des plantes. De plus, en détruisant les arbres qui sont sur les hauteurs, on ôte aux vallons leurs engrais naturels, et aux campagnes les palissades qui les abritent des grands vents\*. Ces vents dé-

\* Il suffit de jeter les yeux sur la France, depuis la destruction de nos forêts, pour apprécier toute la justesse de cette observation : la seule vallée de Montmorency en offre un exemple frappant. Ses sources ont presque toutes disparu avec les bois qui couronnaient ses coteaux nord; et la diminution des eaux qui la fertilisent ne tardera pas à lui faire perdre les épithètes de *riche et belle*, que Jean-Jacques Rousseau lui a prodiguées. Suivant un excellent observateur, les eaux de l'étang de Montmorency sont considérablement diminuées, et seraient même taries sans les forêts du coteau sud qui les alimentent encore. Ces forêts une fois abattues, on n'aura ni sources, ni ruisseaux, ni cerisiers, ni poissons, ni moulins; à la place de tout cela, on aura quelques arpents d'un sol sec et aride.

L'influence que des bouquets de bois exercent sur la fertilité d'une vallée, les grandes masses des forêts l'exercent sur le climat des plus vastes contrées. C'est ainsi que les forêts de la Guiane attirent une si prodigieuse quantité d'eau, que ses habitants, pour éviter les inondations, sont obligés d'établir, pendant

solent tellement les cultures en quelques endroits, qu'on n'y peut rien faire croître. J'attribue à ce dernier inconvénient la stérilité des landes de Bretagne. En vain on a essayé de leur rendre leur ancienne fécondité : on n'en viendra point à bout, si l'on ne commence par leur rendre leurs abris et leur température, en y ressemant des forêts. Mais il faut que les paysans qui les cultivent soient heureux. La prospérité d'une terre dépend, avant toute chose, de celle de ses habitants.

### ÉTUDE SIXIÈME.

#### RÉPONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE,

##### TIRÉES DES DÉSORDRES DU RÈGNE ANIMAL.

Nous continuerons de parler de la fécondité des terres du nord, pour détruire le préjugé qui n'attribue le principe de la vie, dans les plantes et dans les animaux, qu'à la chaleur du midi. Je pourrais m'étendre sur les chasses nombreuses d'é-lans, de rennes, d'oiseaux aquatiques, de francolins, de lièvres, d'ours blancs, de loups, de renards, de martres, d'hermines, de castors, etc., que les habitants des terres septentrionales font tous les ans, et dont les seules pelleteries, qu'ils n'emploient pas à leur usage, leur produisent une branche considérable de commerce par toute l'Europe. Mais je m'arrêterai seulement à leurs pêches, parceque ces présents des eaux sont offerts à toutes les nations, et ne sont nulle part aussi abondants que dans le nord.

On tire des rivières et des lacs du nord une multitude prodigieuse de poissons. Jean Schæffer, historien exact de Laponie, dit\* qu'on prend chaque année, à Tornéo, jusqu'à treize cents

six mois, leurs demeures au sommet des arbres, tandis qu'aucun nuage, aucune vapeur ne vient rafraîchir les champs dépouillés de l'Égypte, de la Libye et de l'Arabie. On peut consulter sur cet important phénomène l'excellente *Histoire naturelle de l'air*, de l'abbé Richard; les *Harmonies hydrovégétales*, de Rauch; et les *Époques de la nature*, de Buffon. (A.-M.)

\* *Histoire de Laponie*, par Jean Schæffer.

barques de saumons; que les brochets y sont si grands, qu'il y en a de la longueur d'un homme, et qu'on en sale chaque année de quoi nourrir quatre royaumes du nord. Mais ces pêches abondantes n'approchent pas encore de celles de ses mers\*. C'est dans leur sein qu'on prend ces monstrueuses baleines qui ont, pour l'ordinaire, soixante pieds de longueur, vingt pieds de largeur au corps et à la queue, dix-huit pieds de hauteur, et qui donnent jusqu'à cent trente barriques d'huile. Leur lard a deux pieds d'épaisseur, et on est obligé de se servir de couteaux de six pieds de long pour le découper. Il sort tous les ans, des mers du nord, une multitude innombrable de poissons qui enrichissent tous les pêcheurs de l'Europe : tels sont les morues, les anchois, les esturgeons, les dorches, les maquereaux, les sardines, les harengs, les chiens de mer, les belugas, les phoques, les marsouins, les chevaux marins, les souffleurs, les licornes de mer, les poissons à scie, etc... Ils y sont tous d'une taille plus considérable que dans les latitudes tempérées, et divisés en un plus grand nombre d'espèces. On en compte jusqu'à douze dans celle des baleines, et les plies ou flétants y pèsent jusqu'à quatre cents livres. Je ne m'arrêterai qu'à ceux des poissons qui nous sont les plus connus, tels que les harengs. C'est un fait certain qu'il en sort, tous les ans, une quantité plus que suffisante pour nourrir tous les habitants de l'Europe.

Nous avons des mémoires qui prouvent que la pêche s'en faisait dès l'an 1168, dans le détroit du Sund, entre les îles de Schonen et de Sécland. Philippe de Mézières, gouverneur de Charles VI, rapporte, dans le *Songe du vieux Pèlerin*, qu'en 1389, aux mois de septembre et d'octobre, il y avait une quantité si prodigieuse de harengs dans ce détroit, que, « dans l'espace de plusieurs lieues, on pouvait, dit-il, les tailler à l'épée; « et c'est commune renommée qu'ils sont quarante mille bateaux qui ne font autre chose, en deux mois, que pescher le hareng, et en chacun bateau il y a au moins six personnes et jusqu'à dix; et, de plus, il y a cinq cents grosses et moyennes

\* Voyez Frédéric Martens, de Hambourg.

« nef» qui ne font que recueillir et saler les harengs en caque. » Il fait monter le nombre des pêcheurs à trois cent mille hommes de la Prusse et de l'Allemagne. En 1610, les Hollandais, qui pêchent ce poisson encore plus au nord, où il est meilleur, y employaient trois mille bateaux, cinquante mille pêcheurs, sans compter neuf mille autres vaisseaux qui l'encaquent et l'apportent en Hollande, et cent cinquante mille hommes, soit sur terre, soit sur mer, occupés à le transporter, à l'approprier et à le vendre; ils en tiraient alors de revenu deux millions six cent cinquante-neuf mille livres sterling\*. J'ai vu moi-même à Amsterdam, en 1762, la joie du peuple, qui met des banderoles et des pavillons aux boutiques où l'on vend ce poisson à son arrivée : il y en a dans toutes les rues. J'y ai ouï dire que la compagnie formée pour la pêche du hareng était plus riche et faisait vivre plus de monde que la compagnie des Indes. Les Danois, les Norwégiens, les Suédois, les Hambourgeois, les Anglais, les Irlandais, et quelques négociants de nos ports, comme de celui de Dieppe, envoient des vaisseaux à cette pêche, mais en trop petit nombre pour une manne aussi aisée à recueillir.

En 1782, à l'embouchure de la Gothela, petite rivière qui baigne les murs de Gothenbourg, on en a salé cent trente-neuf mille tonneaux, enfumé trois mille sept cents, et extrait

\* Ceux qui méditent sur la richesse des nations n'ont point assez examiné l'influence que peut exercer sur elles la simple culture d'une plante ou la pêche d'un poisson. C'est aux harengs que la Hollande doit presque toute sa puissance; et peut-être que, pour changer la balance politique de l'Europe, il eût suffi qu'un petit poisson fût de moins dans la mer. Les Hollandais ont attribué, par reconnaissance, l'invention de l'art de saler et de caquer le hareng à un de leurs compatriotes nommé Beuckelz; mais la gloire qu'ils en veulent tirer n'est qu'une gloire usurpée, puisqu'en 1557, c'est-à-dire plusieurs années avant la naissance de ce pilote, Philippe VI, roi de France, avait rendu une ordonnance dans laquelle il est question de harengs salés et caqués. Or, ces mots salés et caqués, placés dans cette ordonnance sans explication, sans définition, prouvent que ce procédé industriel était déjà très connu en France dès l'année 1557, c'est-à-dire trois ans avant la naissance de l'inventeur hollandais. Voyez à ce sujet le premier volume de l'*Histoire des Pêches*, de Noël, et le *Recueil des ordonnances de nos rois*, t. II, p. 519 et 424, et t. XII, p. 41. (A.-M.)

deux mille huit cent quarante-cinq tonneaux d'huile de ceux qui ne pouvaient être conservés. La *Gazette de France*<sup>\*</sup>, qui rapporte cette pêche, remarque que, jusqu'en 1752, ces poissons avaient été soixante-douze ans sans y paraître. J'attribue leur éloignement de cette côte à quelque combat naval qui les en aura éloignés par le bruit de l'artillerie, comme il arrive aux tortues de l'île de l'Ascension d'abandonner la rade pendant plusieurs semaines, lorsque les vaisseaux qui y passent tirent du canon. C'est peut-être aussi quelque incendie de forêts qui aura détruit le végétal qui les attirait sur la côte. Le bon évêque de Berghen, Pontoppidan, le Fénelon de la Norwège, qui mettait dans ses sermons populaires des traits d'histoire naturelle tout entiers, comme d'excellents morceaux de théologie, rapporte \*\* que, lorsque les harengs côtoient les rivages de la Norwège, « les baleines, qui les poursuivent en « grand nombre et qui lancent en l'air leurs jets d'eau, font « paraître la mer au loin comme si elle était couverte de che- « minées fumantes. Les harengs poursuivis se jettent le long « du rivage dans les enfoncements et dans les criques, où l'eau, « auparavant tranquille, forme des lames et des vagues consi- « dérables partout où ils se sauvent. Ils s'y retirent en si grand « nombre, qu'on peut les prendre à pleine corbeille, et que « même les paysans les attrapent à la main. » Cependant, ce que tous ces pêcheurs réunis en pêchent n'est qu'une très petite partie de leur colonne qui côtoie l'Allemagne, la France, l'Espagne, et s'avance jusqu'au détroit de Gibraltar, dévorée, chemin faisant, par une multitude innombrable d'autres poissons et d'oiseaux de mer qui la suivent nuit et jour, jusqu'à ce qu'elle se perde sur les rivages de l'Afrique, ou qu'elle retourne, selon d'autres, dans les climats du nord.

Pour moi, je ne crois pas plus que les harengs retournent dans les mers du nord, que les fruits ne remontent aux arbres d'où ils sont tombés. La nature est si magnifique dans les festins qu'elle prépare aux hommes, qu'elle ne leur présente ja-

\* Vendredi 11 octobre 1782.

\*\* Pontoppidan, *Histoire naturelle de la Norwège*.

mais deux fois le même mets. Je présume, d'après une observation du père Lamberti, missionnaire en Mingrèlie, que ces poissons achèvent de circuire l'Europe en entrant dans la Méditerranée, et que le terme de leur émigration est à l'extrémité de la mer Noire; avec d'autant plus de fondement que les sardines, qui partent des mêmes lieux, suivent la même route, comme le prouvent les pêches abondantes qu'en font les Provençaux sur leurs côtes et sur celles d'Italie. « L'on « voit, dit le père Lamberti<sup>\*</sup>, quelquefois dans la mer Noire « beaucoup de harengs, et ces années-là les habitants en tirent « un présage que la pêche de l'esturgeon doit être fort abon- « dante; et ils en font un jugement contraire quand il n'en « paraît point. L'on en vit, en 1642, une si grande quantité, « que la mer les ayant jetés sur la plage qui est entre Trébi- « sonde et le pays des Abcasses, elle s'en trouva toute couverte, « et bordée d'une digue de harengs qui avait bien trois palmes « de haut. Ceux du pays appréhendaient que l'air ne s'empes- «ât de la corruption de ces poissons; mais l'on vit en même « temps la côte pleine de corneilles et de corbeaux, qui les « délivrèrent de cette crainte en mangeant ces poissons. Ceux « du pays disent que la même chose est arrivée autrefois, mais « non pas en aussi grande quantité. »

Ce nombre prodigieux de harengs a certainement de quoi étonner; mais l'admiration redoublera si l'on considère que cette colonne n'est pas la moitié de celle qui sort du nord tous les ans. Elle se partage à la hauteur de l'Islande; et tandis qu'une partie vient répandre l'abondance sur les côtes de l'Europe, l'autre va la porter sur celles de l'Amérique. Anderson dit que les harengs sont si abondants sur les côtes de l'Islande, qu'une chaloupe peut à peine les traverser à la rame. Ils y sont accompagnés d'une multitude prodigieuse de sardines et de morues; ce qui rend le poisson si commun dans cette île, que les habitants le font sécher et le réduisent en farine avec les arêtes, pour en nourrir leurs bœufs et leurs chevaux. Le P. Rale, jésuite, missionnaire en Amérique, en parlant des

\* *Relation de Mingrèlie*, collection de Thévenot.

Sauvages qui sont entre l'Acadie et la Nouvelle-Angleterre, dit \* « qu'ils se rendent en un certain temps à une rivière peu « éloignée, où, pendant un mois, les poissons montent en si « grande quantité, qu'on en remplirait cinquante mille barri- « ques en un jour, si l'on pouvait suffire à ce travail. Ce sont « des espèces de gros harengs, fort agréables au goût quand « ils sont frais. Ils sont pressés les uns sur les autres à un pied « d'épaisseur, et on les puise comme l'eau. Les Sauvages les « font sécher pendant huit ou dix jours, et ils en vivent pen- « dant tout le temps qu'ils ensemencent leurs terres. » Ce témoignage est confirmé par un grand nombre d'autres, et en particulier par un Anglais, né en Amérique, et qui a écrit l'histoire de la Virginie. « Au printemps, dit-il\*\*, les harengs « montent en si grande foule dans les ruisseaux et les gués des « rivières, qu'il est presque impossible d'y passer à cheval sans « marcher sur ces poissons... De là vient que, dans cette saison « de l'année, les endroits des rivières où l'eau est douce sont « empuantis par le poisson qu'il y a. Outre les harengs, on « voit une infinité d'aloses, de rougets, d'esturgeons, et quel- « que peu de lamproies qui passent de la mer dans les ri- « vières. »

Il paraît qu'une autre colonne de ces poissons sort du pôle nord, à l'est de notre continent, et passe par le canal qui sépare l'Amérique de l'Asie. Car un missionnaire dit que les habitants de la terre d'Yesso vont vendre au Japon, entre autres poissons secs\*\*\*, des harengs. Les Espagnols, qui ont tenté des découvertes au nord de la Californie, en ont trouvé tous les peuples ichtyophages, et ne s'appliquant à aucune culture. Quoiqu'ils n'y aient abordé qu'au milieu de l'été, où la pêche de ces poissons ne s'y faisait peut-être pas encore, ils y trouvèrent une abondance prodigieuse de sardines, dont la patrie et les émigrations sont les mêmes; car on en prend une grande quantité de petites à Archangel. J'en ai mangé en Russie, chez

\* *Lettres édifiantes*, t. XXIII, p. 199.

\*\* *Histoire de la Virginie*, p. 202.

\*\*\* *Histoire ecclésiastique du Japon*, par le P. F. Solier, liv. XIX, chap. xi.

M. le maréchal Munich, qui les appelait des anchois du nord. Mais comme les mers septentrionales qui séparent l'Amérique de l'Asie nous sont inconnues, je ne suivrai pas ce poisson plus loin. J'observerai toutefois que plus de la moitié de ces harengs sont remplis d'œufs, et que s'ils venaient tous à éclore, pendant trois ou quatre générations seulement, l'Océan entier ne serait pas capable de les contenir. Ils ont, à vue d'œil, au moins autant d'œufs que les carpes. M. Petit, célèbre démonstrateur en anatomie, et fameux médecin, a trouvé que les deux paquets d'œufs d'une carpe de dix-huit pouces de longueur pesaient huit onces deux gros, qui font quatre mille sept cent cinquante-deux grains, et qu'il fallait le poids de soixante-douze de ces œufs pour faire le poids d'un grain; ce qui fait trois cent quarante-deux mille cent quarante-quatre œufs compris dans les huit onces deux gros. Je me suis un peu étendu au sujet de ces poissons, non pas pour l'avantage de notre commerce, qui, avec ses offices, ses privilèges, ses exclusions, rend rare tout ce qu'il entreprend; mais à cause de la subsistance du peuple, réduit, en beaucoup d'endroits, à ne manger que du pain, tandis que la Providence donne à l'Europe, d'une main si libérale, les poissons peut-être les plus friands de la mer<sup>20</sup>. Il n'en faut pas juger par ceux qu'on apporte à Paris dans l'arrière-saison, et qu'on a pêchés à peu de distance de nos côtes; mais par ceux qu'on pêche dans le nord, connus en Hollande sous le nom de harengs-pecs, qui sont épais, longs, gras, ayant un goût de noisette, si délicats et si fondants, qu'on ne peut les faire cuire, et qu'on les mange crus et salés comme des anchois.

Le pôle austral n'est pas moins poissonneux que le pôle septentrional. Les peuples qui l'avoisinent, tels que les habitants des îles de la Géorgie, de la Nouvelle-Zélande, du détroit de Le Maire, de la Terre de Feu et du détroit de Magellan, sont ichtyophages, et n'exercent aucune sorte d'agriculture. Le véridique chevalier Narbrought dit, dans son Journal à la mer du Sud, que le port Desiré, qui est par le 47<sup>e</sup> degré 48' de latitude sud, est si rempli de pingoins, de veaux

marins et de lions marins, que tout vaisseau qui y touchera y trouvera des provisions en abondance. Tous ces animaux, qui y sont fort gras, ne vivent que de poissons. Quand il fut dans le détroit de Magellan, il prit, d'un seul coup de filet, plus de cinq cents gros poissons, semblables à des mulets, aussi longs que la jambe d'un homme; des éperlans de vingt pouces de longueur, une grande quantité de poissons semblables aux anchois; enfin ils en trouvèrent tant de toutes sortes, qu'ils ne mangèrent autre chose pendant tout le temps qu'ils y restèrent. Les moules à belles nacres, connues dans nos cabinets sous le nom de moules de Magellan, y sont d'une grandeur prodigieuse, et excellentes à manger. Les lépas, de même, y sont très grands. Il faut, dit-il, qu'il y ait sur ces rivages une infinité de poissons, pour nourrir les veaux marins, les pingoins et les oiseaux qui ne vivent que de poissons, et qui sont tous également gras, quoiqu'ils soient innombrables. Ils tuèrent un jour quatre cents lions marins en une demi-heure. Il y en avait de dix-huit pieds de long : ceux qui en ont quatorze sont par milliers. Leur chair est aussi belle et aussi blanche que celle d'agneau, et très bonne à manger fraîche; mais elle est bien meilleure quand on l'a tenue dans le sel. Sur quoi j'observerai qu'il n'y a que les poissons des pays froids qui prennent bien le sel, et qui conservent, dans cet état, une partie de leur saveur. Il semble que la nature ait voulu faire participer, par ce moyen, tous les peuples de la terre à l'abondance des pêches qui sortent des zones glaciales.

La côte occidentale de l'Amérique, dans cette même latitude, n'est pas moins poissonneuse. « Dans toute la côte de la mer, dit le Péruvien Garcilasso de la Vega\*, depuis Aréquipa jusqu'à Tarapaca, où il y a plus de deux cents lieues de longueur, ils n'emploient d'autres fientes pour fumer les terres que la fiente de certains oiseaux appelés passereaux marins, dont il y a des troupes si nombreuses, qu'on ne saurait les voir sans être étonné. Ils se tiennent dans les îles désertes

\* Histoire des Incas, liv. V, chap. III.

« de la côte; et, à force d'y fienter, ils les blanchissent d'une telle manière, qu'on les prendrait de loin pour quelques montagnes couvertes de neige. Les Incas réservaient ces îles pour en disposer en faveur de telle province qu'ils jugeraient à propos. » Or cette fiente provenait des poissons dont vivent ces oiseaux. « En d'autres pays de la même côte, dit-il\*, dans les contrées d'Atica, d'Atitipa, de Villacori, de Malla et de Chilca, on engraisse les terres avec les têtes de sardines qu'on y sème en abondance. On les enterre à une petite distance les unes des autres, après y avoir mis dedans deux ou trois grains de maïs. En certaine saison de l'année, la mer jette sur le rivage une si grande quantité de sardines vives, qu'ils en ont de reste pour leur provision et pour engraisser leurs champs; jusque là même que s'ils les voulaient ramasser toutes, ils en pourraient charger plusieurs navires. »

On voit que la côte du Pérou est à peu près le terme de l'émigration des sardines qui sortent du pôle sud, comme les côtes de la mer Noire sont le terme de celle des harengs qui sortent du pôle nord. Le développement de ces deux routes des sardines australiennes et des harengs septentrionaux est à peu près de la même longueur, et leurs destinées sont à la fin semblables. On croirait que quelques néréides sont chargées tous les ans de conduire, depuis les pôles, ces flottes innombrables de poissons, pour fournir à la subsistance des habitants des zones tempérées, et que quand elles sont arrivées au terme de leurs courses, dans les pays chauds où les fruits abondent, elles vident sur le rivage ce qui reste dans leurs filets.

Il ne me sera pas aussi facile, je l'avoue, de rapporter à la bienfaisance de la nature les guerres que se font entre eux les animaux. Pourquoi y a-t-il des bêtes carnassières? Quand je ne résoudrais pas cette difficulté, il ne faudrait pas accuser la nature de cruauté, parceque je manquerais de lumière. Elle a ordonné ce que nous connaissons avec tant de sagesse, que nous en devons conclure que la même sagesse règne dans ce

\* Histoire des Incas, liv. V, chap. III.

que nous ne connaissons pas. Je me hasarderai cependant à dire mon sentiment, et à répondre à cette question, d'autant que cela me donnera lieu de mettre en avant quelques observations que je crois neuves et dignes d'attention.

D'abord, les bêtes de proie sont nécessaires. Que deviendraient les cadavres de tant d'animaux qui périssent dans les eaux et sur la terre, qu'ils souilleraient de leur infection? A la vérité, plusieurs espèces de bêtes carnassières dévorent les animaux tout vivants. Mais que savons-nous si elles ne transgressent pas leurs lois naturelles? L'homme à peine sait son histoire : comment pourrait-il savoir celle des bêtes? Le capitaine Cook a observé, dans une île déserte de l'Océan Austral, que les lions marins, les veaux marins, les ours blancs, les nilgauts, les aigles et les vautours, vivaient pêle-mêle, sans qu'aucune troupe cherchât en rien à nuire aux autres. J'ai observé la même paix parmi les fous et les frégates de l'île de l'Ascension. Mais, dans le fond, on ne doit pas leur savoir beaucoup de gré de leur modération : c'étaient corsaires contre corsaires. Ils s'accordaient entre eux pour vivre aux dépens des poissons qu'ils avalaient tout vivants.

Remontons au grand principe de la nature. Elle n'a rien fait en vain. Elle destine peu d'animaux à mourir de vieillesse, et je crois même qu'il n'y a que l'homme à qui elle ait donné de parcourir la carrière entière de la vie, parcequ'il n'y a que lui dont la vieillesse soit utile à ses semblables. A quoi serviraient, parmi les bêtes, des vieillards sans réflexion, à des postérités qui naissent avec toute leur expérience? D'un autre côté, comment des pères décrépits trouveraient-ils des secours parmi des enfants qui les quittent dès qu'ils savent nager, voler ou marcher? La vieillesse serait pour eux un poids, dont les bêtes féroces les délivrent. D'ailleurs, de leurs générations sans obstacles naîtraient des postérités sans fin, auxquelles le globe ne suffirait pas. La conservation des individus entraînerait la destruction des espèces. Les animaux pouvaient toujours vivre, dira-t-on, dans une proportion convenable aux lieux qu'ils habitent. Mais il fallait dès-lors qu'ils cessassent

de multiplier; et adieu les amours, les nids, les alliances, les prévoyances, et toutes les harmonies qui règnent parmi eux. Tout ce qui naît doit mourir. Mais la nature, en les dévouant à la mort, en ôte ce qui peut en rendre l'instant cruel. C'est d'ordinaire pendant la nuit, et au milieu du sommeil, qu'ils succombent aux griffes et aux dents de leurs ennemis. Vingt blessures portées à la fois aux sources de la vie ne leur laissent pas le temps de songer qu'ils la perdent. Ils ne joignent à ce moment fatal aucun des sentiments qui le rendent si amer à la plupart des hommes, les regrets du passé et les inquiétudes de l'avenir. Leurs âmes insouciantes s'envolent dans les ombres de la nuit, au milieu d'une vie innocente, et souvent dans les illusions de leurs amours.

Des compensations inconnues adoucissent peut-être encore ce dernier passage. Au moins j'observerai, comme une chose digne de la plus grande considération, que les espèces d'animaux dont la vie est prodiguée au soutien de celle des autres, comme celle des insectes, ne paraissent susceptibles d'aucune sensibilité. Si l'on arrache la jambe d'une mouche, elle va et vient comme si elle n'avait rien perdu. Après le retranchement d'un membre aussi considérable, il n'y a ni évanouissement, ni convulsion, ni cri, ni aucun symptôme de douleur. Des enfants cruels s'amuse à leur enfoncer de longues pailles dans l'anus; elles s'élèvent en l'air, ainsi empalées; elles marchent et font leurs mouvements ordinaires, sans paraître s'en soucier. D'autres prennent des hannetons, leur rompent une grosse jambe, leur passent dans les nerfs et les cartilages de la cuisse une forte épingle, et les attachent avec une bande de papier à un bâton. Ces insectes étourdis volent, en bourdonnant, tout autour du bâton, sans se lasser, et sans paraître éprouver la moindre souffrance. Réaumur coupa, un jour, la corne charnue et musculeuse d'une grosse chenille, qui continua de manger comme si rien ne lui fût arrivé. Peut-on penser que des êtres si tranquilles entre les mains des enfants et des philosophes éprouvent quelque sentiment de douleur quand ils sont gobés en l'air par les oiseaux?